

1. Le synopsis du film

Dans un village reculé d'Amazonie péruvienne, le peuple *Kukama* vit en harmonie avec le fleuve qui les nourrit, les transporte et façonne leur culture. Pour eux, l'eau n'est pas une simple ressource mais une entité vivante et sacrée, habitée par les *Karuaras*, le peuple de la rivière. Ces êtres mythiques peuplent un univers parallèle sous-marin.

Mais cet équilibre ancestral est aujourd'hui menacé. L'exploitation industrielle du territoire met en péril non seulement l'environnement mais aussi l'héritage culturel des Kukamas.

À travers un mélange de séquences documentaires et d'animations inspirées de l'art autochtones, *Karuara, le peuple de la rivière* nous plonge dans une cosmogonie unique où nature et spiritualité ne font qu'un. C'est un voyage immersif qui interroge notre rapport à l'eau et aux croyances face aux menaces de la mondialisation.

2. Présentation des réalisatrices

Stéphanie Bold est une réalisatrice canadienne, elle a déménagé au Pérou il y a 23 ans dans une quête d'aventure. Il ne reste de sa ville natale, détruite par la colonisation, que le nom : "Oshawa", lieu de portage. C'est pourquoi, la préservation des peuples indigènes lui tient autant à cœur. Cette nouvelle vie au Pérou lui a permis de rencontrer beaucoup de gens, notamment issus de populations autochtones de régions reculées. Ces fréquentations lui ont permis de se nourrir du lien au monde naturel et spirituel que ces peuples entretiennent.

Les différentes histoires des Kukamas en lien avec l'eau lui ont permis de réaliser l'importance et l'universalité que la signification de l'eau porte en elle. A travers ce film, elle souhaite partager les traditions d'un peuple parmi tant d'autres dans le but de préserver leur coutumes, mais il s'agit aussi, selon ses propres mots "d'un appel urgent à la protection des cultures amazoniennes et avec elles, de la plus grande forêt tropicale du monde – les poumons de notre planète."

Miguel Araoz, en revanche, est un artiste plutôt graphique. Ses œuvres ont été exhibées dans plus de 25 expositions dans des pays comme la Suisse, la France, l'Uruguay, le Brésil et le Pérou. Comme mentionné lors de l'interview en classe, *Karuara, le peuple de la rivière* fut le premier projet cinématographique de Miguel. Il a réalisé la partie animée du film.

3. Pistes pédagogiques

1. Le non respect de l'environnement:

Tout au long du film, on nous présente des personnages fortement attachés à leurs terres et leur rivière. Ce cadre idyllique est brisé par la décision du gouvernement, après l'indépendance du pays, d'exploiter les ressources.

- En cours de **philosophie**, l'enseignant.e pourra analyser les questions morales qui poussent à exploiter des hydrocarbures afin d'avoir une économie plus florissante au dépend des peuples locaux. On pourrait analyser les rapports à la nature du point de vue utilitariste et libéral, et les mettre en parallèle avec les rapports des peuples autochtones à la nature (animisme).
- En **géographie**, l'enseignant.e pourrait étudier les ressources vitales présentes dans la forêt amazonienne et dans ses rivières ainsi que l'impact environnemental de leurs activités liées au pétrole. Les élèves pourraient être invités à réaliser un schéma des différents acteurs (gouvernement, ONG, population, lobby,...) afin de mieux comprendre les enjeux et intentions de cette situation.
- En **droit**, il serait possible de questionner le droit à l'environnement, notamment le droit d'entités non-humaines. La justice est indispensable dans notre société et pour l'appliquer nous avons besoin de lois. De nos jours le droit actuel est un droit de réparation, or, en ce qui concerne le climat, et d'autres sujets, nous n'avons pas le temps de nous permettre de détruire avant de réparer. Ce qu'il faut pour l'environnement c'est un droit d'anticipation, de préservation. Ce documentaire permet d'avoir une discussion sur le droit actuel et ce qu'il pourrait devenir.
Cela engendre également une remise en question du point de vue occidental du droit et de qui peut être bénéficiaire de ce dernier. En effet, jusqu'ici, les sujets de droit étaient des humains ou des entités sociales comme les entreprises ou les administrations. Des pays tels que l'équateur ont des lois dans leur constitution pour les droits de la nature. La Nouvelle-Zélande et l'Inde ont elles aussi donné des statuts juridiques à certains fleuves/rivières, tout comme le Pérou dans *Karuara, le peuple de la rivière*.
Ce documentaire montre également l'importance de la loi pour la protection et la punition.
- L'enseignant.e d'**histoire** pourrait aussi nous intéresser au système politique qui existait avant l'indépendance du pays, et la mettre en parallèle avec la situation actuelle.
La situation actuelle est très bien expliquée par le ministère de l'Europe et des affaires étrangères français : "En 2022, le président Castillo a tenté de dissoudre le Congrès et d'instaurer un état d'exception. Cette initiative, qualifiée « d'auto-coup d'État » a conduit à sa destitution par le Congrès, qui s'apprêtait à examiner la troisième motion de vacance depuis le début du mandat. Ces bouleversements ont entraîné de nombreuses manifestations et blocages dans le pays, avec des affrontements donnant lieu à des épisodes

de violence, provoquant une soixantaine de morts. Plusieurs rapports d'organisations internationales et d'ONG ont fait état de nombreuses violations des droits humains et d'usage disproportionné de la force de la part des forces de l'ordre."¹ Ce contexte politique n'est donc pas favorable à la cause du peuple Kukama-kukama et la cause écologique n'est pas encore une préoccupation pour le gouvernement.

2. Le manque d'accès aux soins

Dans ce film, un aspect est mis en avant de manière assez subtile. Il s'agit de l'accès à la santé des communautés autochtones vivant dans des coins reculés sans moyens de transport efficaces pour atteindre la ville la plus proche. Nous le voyons lors du témoignage de la première femme qui raconte son accouchement dans une barque.

- En **géographie**, nous pouvons pointer du doigt cette contrainte qui rentre dans le cadre des droits humains. En effet, l'accès à la santé y est inscrit depuis 1948. Cependant, comme nous avons pu le constater, ils ne sont pas appliqués partout. Malgré cette reconnaissance dans les droits humains, nous pouvons noter certains obstacles récurrents dans l'accès aux soins des autochtones. Premièrement, il s'agit d'une raison économique et sociale. Ces populations se trouvent parmi les plus pauvres et les moins éduquées (scolairement parlant). Cela peut entraver leur accès à de bons services de santé, de par un isolement géographique et des difficultés économiques qui ne leur permettent pas de financer des infrastructures médicales ou un transport rapide et efficace vers les zones rurales. En effet, leur situation géographique ne leur facilite pas les choses. Les populations autochtones se trouvent souvent dans des espaces très éloignés et isolés des villes ce qui augmente le risque de maladies non traitées. Pour finir, les discriminations que les autochtones subissent, encore aujourd'hui, peuvent être une source de découragement de demander l'accès à la santé. Il y a aussi un risque qu'un moins bon traitement leur soit donné par du personnel médical aux préjugés raciaux. Autre point pédagogique de géographie possible, est celui d'allier activité humaine et l'organisation de l'espace, problème majeur dans notre cas.
- Il serait intéressant pour un.e enseignant.e d'**histoire** d'étudier comment la maltraitance des peuples autochtones lors de la colonisation et lors des périodes post-colonisations a mené à de nouvelles formes de conflits. Il serait intéressant de proposer une conversation nuancée sur les impacts à long terme de la colonisation sur ces peuples jusqu'à nos jours.

3. Le non respect des cultures autochtones

Ce documentaire nous permet de découvrir la culture et la condition des Kukama-kukamriria ce qui reflète la condition des autochtones à travers le monde. Nous découvrons ce peuple qui s'est installé au bord des rivières Marañon, Tigre, Uri Tuyau, Ucayali et Huallaga. Dans ces différentes rivières vivent les karuara ou "gens de l'eau" dans leur langue natale. Ce sont des êtres dotés d'un grand savoir et

¹<https://www.diplomatie.gouv.fr/fr/dossiers-pays/perou/presentation-du-perou/>

de pouvoir de guérison. Malheureusement cette croyance se perd et ce peuple est menacé. Ils sont non seulement menacés par les dangers environnementaux, comme étudié plus tôt, mais aussi par le non-respect de leur culture et de leurs traditions. En effet, une des protagonistes, Mariluz Canaquiri, considère la rivière comme son “ia”, le centre de son monde et une figure maternelle. Elle organise donc un collectif de femme et décide d’entreprendre un procès afin de faire en sorte que leur rivière, Marañon, soit reconnue comme une personne à part entière. Cela implique des questions éthiques et juridiques sur la reconnaissance des droits de la nature.

- Un.e enseignant.e de **droit** pourrait étudier la question des droits de la nature et ce que cela implique juridiquement. En effet, il s’agit d’une lutte que mène de nombreux peuples partout en Amérique Latine mais qui rentre souvent en conflit avec la vision occidentale naturaliste qui par définition ne peut pas reconnaître cette rivière comme ayant une intériorité. En revanche, la vision animiste de ce peuple indique qu’ils considèrent que cette rivière peut partager la même intériorité que les humains malgré leur physicalité différente.
- Il serait intéressant pour un.e enseignant.e de **philosophie** d’étudier et de comparer les visions de la nature animiste et naturaliste ainsi que les autres manières de voir entre frontière humains et non-humains .
- En **histoire**, l’enseignant.e pourrait traiter des langues autochtones et des politiques d’assimilation mises en place dans plusieurs pays d’Amérique Latine ou au Canada.
- En **géographie**, l’enseignant.e pourrait étudier les inégalités d’accès aux ressources et aux services pour les peuples autochtones, notamment en Amazonie.

De façon transversale à ces différents thèmes, la question de la place des femmes est aussi intéressante, notamment à travers l’exemple de l’organisation de femmes Kukamas luttant pour la protection de la rivière.

4. Des liens avec Genève

1. La pollution de l’eau

Le lac Léman est beaucoup plus pollué que l’on pourrait croire. Une étude de l’ASL, l’association pour la sauvegarde du Léman, explique que le lac contient en moyenne 7600 particules de microplastique par mètre carré dans les plages étudiées². Ces chiffres sont assez alarmants, mais on ne comprend pas quelles sont les conséquences de la présence de ces microplastiques. Les microplastiques contiennent des éléments toxiques ce qui, selon le CIEL (Center for International Environmental Law), peuvent provoquer des troubles du système nerveux, des atteintes au système reproductif, des troubles de développement, des cancers, leucémies, et impacts génétiques s’ils sont ingérés à haute dose³. La situation dans

²<https://www.tdg.ch/geneve-une-plage-parmi-les-plus-polluees-du-leman-242288390237#>

³<https://www.ciel.org/wp-content/uploads/2019/03/Plastic-Health-French.pdf>

laquelle se trouve le peuple des Kukama-kukamriria a un contexte politique très différent du nôtre, mais nous pourrions bien nous retrouver aussi malades qu'eux à cause de la pollution de notre lac.

2. Le statut juridique d'un fleuve

En Suisse, le Rhône est victime depuis des années de la déforestation, des pesticides et des cultures intensives, dégradant la qualité de ces eaux. Face à ces dégâts, l'association id-eau lance un appel pour le doter d'une personnalité juridique afin de donner la possibilité de défendre le Rhône avec des moyens légaux. Ce type de procédure permettrait que la nature soit représentée et donc qu'il y ait des avocats de la nature qui fassent valoir ces droits. Ceci permettrait que la nature soit mieux préservée.

3. Investissement occidentaux

La déforestation et les activités industrielles polluantes en Amazonie sont intrinsèquement liées aux marchés et aux investissements européens, y compris suisses. Les banques et institutions financières européennes, notamment suisses, jouent un rôle significatif dans le financement des projets industriels en Amazonie. Les grands projets miniers et hydroélectriques, similaires à ceux qui affectent les Karuara, bénéficient souvent de financements internationaux, ce qui crée une responsabilité indirecte des investisseurs dans les impacts sur les Kukama. Il y a également le marché des importations de matières premières. L'industrie minière, le bois et les produits agricoles issus de terres forestières alimentent les marchés de l'Europe et du monde industriel. Il y a donc un lien direct entre la consommation européenne et la destruction de l'habitat des peuples autochtones.

5. Quelques images

La rivière Marañon est plus qu'une simple rivière aux yeux de la communauté. "C'est un être vivant" affirme Mariluz, une entité qui se doit d'être respectée comme un être humain.



Lorsqu'une personne est engloutie par la rivière et que son corps demeure introuvable, on dit qu'elle rejoint les Karuaras, le "peuple de la rivière". Ces esprits habitent les profondeurs du fleuve, dans un univers parallèle où la vie reflète celle des humains de la surface. Ils ont leurs propres villages et un quotidien qui semble

être le miroir aquatique du nôtre. Le film illustre subtilement cette dualité à travers le jeu des reflets où l'eau devient une ouverture entre les deux mondes, entre la réalité et le spirituel.

Le film *Karuara, le peuple de la rivière* utilise des animations en 2D pour illustrer le monde spirituel des *Kukama*. Ces séquences animées, intégrées harmonieusement au récit du documentaire, sont conçues en collaboration avec des artistes indigènes. Chaque séquence est composée de plus de 2000 peintures. Cela reflète fidèlement les croyances et mythes *Kukama*. Les transitions fluides entre les scènes animées et réelles soulignent la coexistence du monde physique et spirituel dans la culture *Kukama*.



Cela renforce l'importance de préserver ces traditions face aux menaces environnementales contemporaines. Ces deux plans, en miroir, transmettent un profond respect pour les origines culturelles et montrent comment les légendes continuent de vivre à travers les générations.

6. Quelques ouvertures

La question de l'importance que les peuples autochtones accordent à leur environnement peut-être travaillée à travers la lecture de *Les Lances du crépuscule* de Philippe Descola. Tout comme le peuple de *Kukama*, les *Achuars* décrits par Descola considèrent la nature comme un réseau de relations entre humains et non humains et non pas comme une source exploitable, d'où la vision rejointe par le peuple *Kukama*, où le fleuve est perçu comme un être vivant et sacré qui doit être protégé.

Une piste ludique pour découvrir la pensée de Descola, les bandes dessinées d'Alessandro Pignocchi (*Petit traité d'écologie sauvage*, ou *Ethnographie des mondes à venir* qui contient d'ailleurs une longue discussion entre le dessinateur et Descola).

Un lien pourrait être établi entre le reportage *Karuara, le peuple de la rivière* et le film *Avatar 2*. En effet, on peut y trouver une similarité car les deux peuples, même s'il s'agit d'une fiction et d'un peuple réel, encore présent, les deux ont un lien spirituel et une croyance assez forte. Le peuple *Kukama* croît en leurs ancêtres, les *karuaras*, le peuple de la rivière. Les *Avatars*, eux, croient en *Eywa*. C'est leur mère, celle qui leur donne la vie, c'est une représentation très spirituelle avec qui ils se connectent souvent. Leurs histoires et leur mode de vie sont basées sur leur croyances, par exemple à base de chants. Cela crée un fort lien entre leur histoire mais également au sein de la communauté ce qui leur permet de rester unis notamment dans les moments difficiles.

De nombreux documentaires disponibles sur la plateforme école du FIFDH traitent également des populations autochtones, de l'exploitation des ressources.

7. Interview de Stephanie Boyd

Q: What was the first reaction of the people to your project and were they open about the project?

S: Leonardo (a Kukama indigenous) sent us upriver to visit Mariluz, to meet Mariluz and her community, and Mariluz is the protagonist of the film and another co-producer, so she prepared the communities before we arrived. She asked permission from the community leaders for us to come into the community, and then the first thing that we would do in every community is meet with the community leaders and explain what the project was about and ask for permission. And we started off by doing art workshops in the schools with children, and elders would come in and tell the ancestral indigenous stories, and the children would paint big paintings to illustrate the stories.

So, right off the bat, we were doing something. We didn't just come in and start filming, so we were working with the students and the teachers and developing a relationship. And after the art and storytelling workshops, we created a book called Karuara People of the River with 14 stories and the children's drawings and illustrations. The book is in English and has also been translated in the kukama language. It's the first bilingual book in the Kukama language that's ever been published. We brought back copies and we donated them in different villages to the schools that participated in its creation.

That was one way to show them that we were serious about working with them and that made it easier to do the filming. People even got used to us because we would come three times a year and stay for several weeks or months.

We also sponsored them in another way. One year we were asked to be the godparents of several villages. Every village has an annual day to celebrate their village and being godparents of these villages meant that we helped by making t-shirts for everyone to celebrate and we also gave shirts for their soccer team."

Q : Why did you choose this type of animation ? Is it to reach a younger audience ?

S : So when we went to the community we noticed that the modern world was taking away the space of the traditional oral stories that people used to surround and tell each other. So before, at the end of every day, people would come together as a family and the others would tell the stories in their homes. And this was before television existed. So we thought that when our production team went together we thought it would be really nice to give them back the stories but using modern techniques so using the animation. And then I also thought that in the villages, it's not like everyone has TVs like in Switzerland, but there are a few television sets and there's usually a generator because there's no electricity in the villages, or not enough electricity to run a television. And so they'll turn the generator on and everyone will go to one house and they'll watch DVDs.

Q: Did you have an opportunity to show the film to these people and what was their reaction?

S: That was the first thing we did, before we showed the film to any outsiders, we screened it in all the villages where we filmed. And people were really excited, we made popcorn and in some of the villages we screened it outdoors, we brought a projector, speakers. Most people had never seen themselves on camera before, so they were just excited to see themselves and pointing out people in the background. We spent ten years making the film, so some of the footage, especially of the kids, the little children of the film are teenagers now, so they were really excited, they all had their cellphones out and they were filming themselves on the screen, joking and talking.

But the leaders, we also made them a workshop where they were able to watch it in a calmer fashion and they really support the film and they used it to raise awareness in the cities in the jungle about the lawsuit that the women filed to have their river declared a legal person.

Q : Why did Mariluz establish an organisation specially for women to make the river a legal entity ?

S : Mariluz and the other women felt like their voices weren't being heard or respected because the previous generations were led by males and women weren't given any space. So they decided to form the federation. They wanted to do this on their own. In the film, when Mariluz is speaking during one of the women's federation meetings, you can see that a lot of people that are there are men. They invited men to the meetings. They came and supported them even if they can't be members of the board. They spoke and took part of it actively. Mariluz was very inclusive in that way. She knows that they need to work together.

Q: What was the most emotional moment on set?

S: The birth of the baby was the most emotional moment for Miguel and for me as well. And Miguel says that he doesn't have to often get to see babies being born and he has never been able to film a birth before. And I mean for me, from my perspective, we didn't think that the baby would be born then. The baby was born a month early. And we brought her back, we all travelled back to the village, so she and Mary-Louise could do these rituals with the plants... That was our plan and the day we arrived, that night she went to labour early, so we were surprised. We didn't plan on filming her birth in the village. And because Juanita was so excited about the birth in a hospital in the city, she was scared at first, and she showed us her calendar on her phone with the birth date. She said, no, no, the baby can't come. Look at the date. The doctor told me that the baby was not going to come on that day. So, we were worried, because we were, you saw the story of Mariluz who had to go on a canoe to the nearest health post. And this is not even a hospital or a real clinic. You know, if there are any complications, this health post is not able to solve them. So, I was thinking about all these things. But Mariluz was very calm. In fact, when we arrived, or when we were on the boat, in the city, she came over and told me, the baby is going to be born when we get there. And I told her, no, there's no time for that. And she said, don't worry, I have everything under control. My sister is the half-woman and I brought clothes. She had this little bag of baby clothes. And she said to me, I have clothes. We are ready. Everything is fine.